

## □ Les Sonnets de Shakespeare

23 septembre, 2015 | [critique](#) | [Pas encore de commentaires.](#)

*Les Sonnets de Shakespeare*, traduction et adaptation de Pascal Collin, composition et direction musicale de Frédéric Fresson, direction artistique de Richard Brunel.

© Jean-Louis Fernandez



*Les Sonnets de Shakespeare*, rassemblent plus de cent-cinquante poèmes dédiés à l'amour, à la beauté et à la brièveté de la vie : «Alors je fais la guerre au temps, puisque je t'aime Et, ce qu'il prend de toi, je te le restitue.» Que ce soit le quiproquo amoureux, situation où l'on n'aime pas qui l'on devrait, l'éblouissement de la beauté de l'ami célébré, le comportement équivoque d'une maîtresse infidèle, le thème poétique tient ici au désir incertain : aspirations profondes, contradictions intimes et mouvements bousculés : «Ton amour, ta tendresse effacent le vulgaire Emblème du scandale imprimé sur mon front Qu'on dise alors de moi bien ou mal je m'en fous Si tu blanchis mon vice et dorés ma vertu »

Le chemin personnel qui mène à la reconnaissance, à l'amour ou à la gloire, est semé de contrariétés, sentiments ambivalents et jalousies, à l'intérieur d'une existence sentie comme évanescence, dès qu'on veut la retenir : «Tu es pour moi le monde... Tu es pour moi l'unique, aucun autre ne peut Changer ma soif du pire en désir du meilleur.»

Le poète amoureux ne semble pas recevoir de réponse de l'être aimé, nulle consolation, et l'apparition de la femme apporte un désordre plus grand dans l'entrelacement des désirs de ces trois personnages : l'amant, l'aimé et l'aimée. La douleur de la non-réciprocité des sentiments donne à la parole libérée une belle ardeur : l'écriture ciselée, juste et acérée trouve sa légitimité dans la nécessité de se confier. La fin du recueil de sonnets résonne de façon plus apaisée avec le consentement à la vieillesse et l'acceptation de la mort, telle une leçon de philosophie.

Ces *Sonnets de Shakespeare* résonnent comme des chansons, un envol de paroles poétiques interpellant, maudissant la vie, ou bien suppliant l'amant à travers prières, serments et regrets. Et c'est avec un plaisir étrange que l'on écoute ces si jolis pleurs amers : «Fatiguée de ce monde je demande à mourir lassée de voir qu'un homme intègre doit mendier quand, à côté de lui, des nullités notoires se vautrent dans le luxe et l'amour du public, qu'on s'amuse à cracher sur la sincérité, que les places d'honneur sont pour les plus indignes... Fatiguée de tout ça, je veux quitter ce monde sauf que, si je me tue, mon amour sera seul.» La relation au monde et à la vie ne quitte pas le prisonnier amoureux et jaloux.

Comme dans une loge de comédienne, avec miroirs sans tain, instruments et panoplies d'artistes, masculines et féminines, pantalons, robes et voiles, Norah Krief chante ces poèmes avec amusement, facétie et passion. Accompagnée de Philippe Floris à la batterie et aux percussions, Frédéric Fresson au piano, et Philippe Thibault à la basse, elle danse et vole de l'un à l'autre, sûre de ses appâts, sollicitant ses partenaires ou bien les rejetant, épousant avec énergie le rythme musical installé : pop, rock, world music, refrains et mélodies anciennes.

Familière de la langue de Shakespeare, elle passe du français à l'anglais, de la gaieté à la mélancolie, de l'humour aux pincements de cœur, traversant toutes les ondes que dégage un monde brutal et mensonger. En échange, reste la voix acidulée de l'interprète, sa liberté sur scène et ses sourires naturels, au milieu des regrets, et de la fuite éperdue du temps et des amours.

Véronique Hotte